



De plus en plus d'adultes boivent après le travail pour oublier leurs problèmes professionnels.

Dreampictures/Corbis

La biture express en hausse chez les adultes

SANTÉ Judith, 33 ans, cadre intermédiaire à Lausanne, reconnaît boire pour évacuer la pression qu'elle subit au travail. «La dernière fois, c'était vendredi dernier. Je suis rentrée chez moi au bout du rouleau. J'ai commencé à enchaîner les verres avec des amis. Je n'ai absolument pas contrôlé ma consommation parce que l'alcool m'aidait à penser à autre chose.» Résultat: une cuite magistrale où le plaisir n'était pas forcément au rendez-vous, et une culpabilité forte le lendemain pour s'être mise dans un état pareil». Judith attribue ses excès «plus ou moins consciemment» à son travail: objectifs de performance inatteignables, impératifs de rentabilité trop élevés, heures supplémentaires à gogo et management défaillant.

Ce phénomène de biture express chez l'adulte dû au mal-être au travail serait en augmentation, même s'il est encore difficile de saisir l'ampleur du phénomène. Les personnes elles-mêmes ne font en effet pas toujours le lien entre leur vie professionnelle et leur consommation, puisque cette dernière intervient en dehors du lieu et des heures de travail. On dispose cependant de quelques indices. «Les cas d'intoxication alcoolique sont le miroir du *binge drinking*. Or ceux-ci augmentent pour toutes les tranches d'âge», explique Michel Graf, directeur d'Addiction

Suisse. «Les jeudis et vendredis soir, on observe des afterworks plutôt chargés. L'hypothèse selon laquelle de plus en plus de personnes utilisent l'alcool pour relâcher la pression professionnelle est donc très plausible.»

Happy hours et beuverie

Les milieux de la prévention se montrent très inquiets face à ces abus ponctuels. *Le binge drinking* est en effet associé à des risques immédiats majeurs: accidents de la circulation, violences, comas éthyliques pouvant entraîner la mort... L'enjeu pour la prévention est donc de réussir à intervenir en amont. «Dans les cas d'une consommation quotidienne plus classique, on a davantage de temps pour agir. Là, on a de réelles difficultés à contrebalancer les concepts de plaisir, de détente et de défolement avec un discours de prévention rationnel.»

Plusieurs pistes méritent tout de même d'être exploitées. Tout d'abord, agir sur la source du problème et travailler avec les employeurs pour rendre le climat de travail moins stressant. Autre voie: apprendre au niveau individuel à gérer son stress. Enfin, les acteurs de la prévention plaident pour réduire un accès qu'ils jugent trop facile à l'alcool. Selon eux, les happy hours, par exemple, transformeraient les afterworks en beuveries sans limites.

● **CLÉA FAVRE**
clea.favre@lematin.ch

«CLAUDE N' EST PAS UN MONSTRE»

MEURTRE DE MARIE L'aumônier Georges Favez a rencontré Claude Dubois en prison pendant douze ans. Il nous parle du tueur.

Pour lui, l'assassin de la jeune Marie n'est «pas un monstre» mais «un être humain avant tout». L'aumônier de prison Georges Favez est une des rares personnes à bien connaître Claude Dubois. Il l'a rencontré des dizaines de fois en prison et n'est pas dupe du personnage. «J'ai vu Claude pour la première fois en 1998, quelques jours après son arrestation. Il avait 24 ans et m'a d'abord fait l'effet d'être un pauvre gamin écrasé par sa mise en détention préventive.»

Fantasmes sexuels provocants

Au fil des rencontres, le pasteur ressent de «l'amitié» pour le jeune Bullois. «Et je crois que lui aussi», confesse-t-il. Au Bois-Mermet, leurs entrevues se passent dans sa cellule, «toujours extrêmement propre et ordonnée». «Claude m'accueillait avec sourire et gentillesse. Même s'il se livrait finalement assez peu, je n'ai jamais eu l'impression d'être devant un monstre.» Plus tard, à Bochuz, les deux hommes se rencontrent au parler. Leurs discussions tournent autour de la prison, de la famille de Claude Dubois et de son désir de mariage. Souvent, il parlait de sa victime. «Mais essentiellement en insistant sur combien elle lui manquait. Claude est quelqu'un qui a tendance à voir le mal qu'on lui inflige plutôt que celui qu'il inflige aux autres. Alors, quand je rééquilibrais la balance en le mettant en face de l'acte qu'il avait commis, il se braquait. Dans ces moments-là, et ils étaient nombreux, son visage se fermait et il devenait un iceberg.»

Le prisonnier essaie souvent de mettre le thème de ses fantasmes sexuels sur le tapis, prétextant que son interlocuteur est aussi conseiller conjugal, mais ce dernier esquive. «Il faisait manifestement cela avec une volonté de choquer. Mais, derrière tout ça, il y avait aussi un immense besoin af-

fectif ne se limitant pas qu'à la sexualité et en même temps une peur terrible d'être quitté. C'est pour se rassurer que Claude avait besoin d'exercer une emprise sur ses partenaires, et c'est aussi ça qui les faisait fuir.»



« Sans même ouvrir la bouche, Claude inspirait d'emblée chez les gens une réaction de rejet. C'était très bizarre »

Georges Favez, aumônier de prison et confident de Claude Dubois

En prison, le meurtrier est «dans une solitude épouvantable». Les autres détenus le détestent et, sans vraiment s'en rendre compte, le Gruérien fait tout pour. «Il éner- vait, par exemple, tout le monde en monopolisant quotidiennement le téléphone pour contacter longue- ment la femme qu'il a épousée en prison. Sans même ouvrir la bou- che, Claude inspirait d'emblée chez les gens une réaction de rejet. C'était très bizarre.»

Au fil des années, le pasteur ne constate «aucune évolution» chez son interlocuteur. Un jour de 2012, celui-ci lui demande pourtant de profiter de sa retraite imminente pour venir le voir à un rythme plus soutenu. «J'ai refusé par souci d'équité pour les autres. Là, Claude s'est fermé comme jamais auparavant et m'a dit de ne plus revenir.» Georges Favez garde aujourd'hui le souvenir d'un homme aux multi- ples visages. «Profondément égo-

centrique et ne supportant pas la frustration mais capable de gen- tillesse et d'une forme d'amitié. Ce qui m'a le plus surpris chez lui, c'est ce côté garçon bien élevé. Tel- lement bien élevé que c'était trop. Le décalage entre sa politesse, sa gentillesse et l'acte qui l'avait mené en prison était bizarre.»

«Récidive inattendue»

Georges Favez n'a appris le meur- tre de Marie que mardi à son retour de vacances. «Je ne m'attendais pas à une récidive de ce genre. Ça a été un choc terrible. Je me suis beaucoup identifié au papa de Ma- rie, qui est pasteur comme moi. Lui, sa femme ainsi que les parents de Claude méritent tous de la com- passion. Je ne savais même pas qu'il était sorti. Bien trop rapide- ment, me semble-t-il. La prison, c'est comme un plâtre sur une jambe cassée. Une fois le plâtre en-



Photos Police cantonale vaudoise, Darrin Vanselow

levé, il faut un suivi pour s'assurer que l'os est bien solidifié. Peut- être que Claude n'a pas été suffi- samment accompagné dans cette convalescence.»

● **LAURENT GRABET**
laurent.grabet@lematin.ch

CLAUDE DUBOIS PAR LUI-MÊME

L'autobiographie du tueur

EXCLUSIF En 1998, Claude Dubois a rédigé une autobiographie en pri- son. Et ce, dans un but thérapeuti- que. «Le Matin» a eu accès à ce do- cument dactylographié d'une quin- zaine de pages rédigé à l'initiative et avec l'aide du pasteur Favez. Extraits. **JEUNESSE** Le tueur de Marie se dé- crit comme un «enfant timide, soli- taire, gentil, bien élevé et docile» mais qui faisait parfois «des crises violentes». A l'école, il est un «élève moyen» souffrant de «gros problè- mes de mémoire» et de «dyslexie». Par la suite, des «problèmes oculai- res» l'avaient contraint à interrom- pre un premier apprentissage. **PARENTS** «La vraie vie, c'était la maison et ma mère qui aimait me garder avec elle dans un cocon pour me protéger des dangers de l'exté- rieur», explique Dubois. Jeune adulte, il partira un an à Zoug pour apprendre l'allemand. Une souf- france, car il s'y sent «très isolé». Plus loin, le Bullois évoque son père en disant souffrir d'un «manque de reconnaissance» de sa part. **VIOLENCE** «Enfant, je supportais mal les frustrations même sur de pe- tites choses. Par exemple, quand je

n'arrivais pas à faire mes lacets, je me mettais à taper à coups de pied et de poing de rage contre le mur. Cette violence se manifestait aussi quand j'étais témoin d'une injustice. J'en ai vite eu très peur. A l'école, je ne me battais pas car je craignais d'être em- porté par cette agressivité.» **JALOUSIE** Il l'évoque à propos de sa première victime, qui à côté de son travail d'hygiéniste dentaire prati- quait comme masseuse. «J'avais peur que cela ne dégénère. Que les hommes qu'elle touchait n'en res- sentent du désir pour elle.» **TRAUMATISMES** Dubois explique de manière confuse se sentir coupa- ble du décès supposé d'une sœur dans le ventre de sa mère. Plus con- crètement: en 1990, la mère du meurtrier manque d'être amputée du pied suite à un accident de voi- ture. «Je me sentais moins bien avec elle, car elle s'est concentrée sur sa souffrance.» **SEXUALITÉ** Dubois affirme avoir eu sa première expérience sexuelle à l'âge de 12 ans. «Je me suis alors dé- couvert un vrai besoin de sexe et de tendresse, de ce contact peau à peau», écrit-il. ●

La conclusion du pasteur Georges Favez malgré des dizaines de conversations avec le tueur: «Claude Dubois, c'est quelqu'un que je ne comprends pas.»